

Monique Miville-Deschênes, Alexandre Lazaridès, Louis Jolicoeur

André Brochu

Numéro 136, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2009). Compte rendu de [Monique Miville-Deschênes, Alexandre Lazaridès, Louis Jolicoeur]. *Lettres québécoises*, (136), 20–21.

★★★★ 1/2

Monique Miville-Deschênes, *Chavire*,
Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles,
2009, 552 p., 34,95 \$.

Le bout du monde

Impressionnant, à plusieurs égards : un roman du pays, qui est aussi un roman de la Terre. Mais l'étonnement vient d'abord qu'il s'agit d'un premier roman, œuvre d'une « aînée ».

Giuseppe Tomasi di Lampedusa et Philippe Aubert de Gaspé père se sont aussi illustrés par des coups d'essai tardifs et magistraux. Cela ne va pas de soi. On a beau posséder la maturité psychologique, celle de l'écriture peut faire défaut. Il se trouve que, dans *Chavire*, elle est là, éclatante (du moins, dans l'ensemble), et s'allie à une rare science du récit.

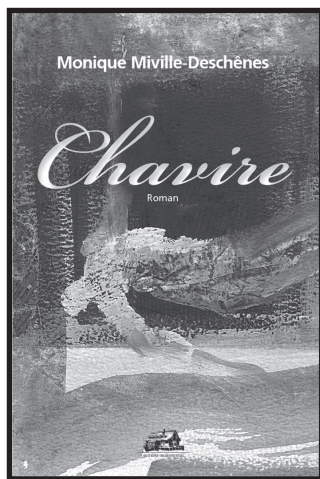
PRIMITIF ET MODERNE

Le village que nous décrit l'auteure se situe quelque part dans le Bas-Saint-Laurent. On y pêche l'anguille et on y mène la vie propre aux régions. Un certain primitivisme, accordé au Québec rural d'autrefois (chanté par Félix Leclerc, dont Monique Miville-Deschênes fut la compagne de tournée), imprègne cette société qui vit un peu en retrait du monde. De là le côté pittoresque des gens et des rapports qu'ils entretiennent. Un pittoresque qui n'a rien de superficiel. C'est plutôt le *fondamental*, la profondeur humaine qui se dévoile à travers les caractères, magiquement dessinés, des différents protagonistes. Cette profondeur se précise au contact des personnages avec la modernité, qu'ils accueillent de façon complexe.



MONIQUE MIVILLE-DESCHÊNES

Au confluent de plusieurs courants idéologiques — nationalisme, écologisme, modernisme, humanisme... —, le roman nous présente un village dont la charge d'humanité est confrontée à une situation extrême, comme son nom le suggère. *Chavirer* : telle est bien la perspective qui se dessine ici, et elle ne vaut pas que pour une poignée de villageois, mais pour le Québec lui-même et pour une Terre qui, tout comme le Saint-Laurent, est instillée de multiples poisons. C'est à désespérer de tout, et pourtant, le mince filet de l'espoir et de l'amour suit son cours jusqu'au bout. Ce qui pourrait être un livre désespéré et désespérant maintient la chance de l'avenir, au nom d'un passé issu de la terre profonde.



AMOUR ET MORT

L'amour entre Marita, femme du village, et Laurent Point du Jour, scientifique haïtien mal vu des Chavirois, constitue le nœud de l'intrigue. Repli sur les traditions et ouverture à l'autre trouvent dans cette conjonction des cultures une occasion de rencontre explosive. La découverte d'un charnier rempli de nouveau-nés et le meurtre d'un sympathique itinérant ami du village teindront d'une couleur sombre les nombreux développements, que l'auteure introduit avec un art consommé. Par ce côté très articulé du récit, *Chavire* renoue avec la tradition vive du roman, hélas devenue bien rare.

Il n'y a pas que la dimension narrative. Une véritable poésie, d'autant plus percutante qu'elle reste mesurée, illumine plusieurs pages, alors que d'autres passages sont empreints d'humour. Voilà bien ce qui séduit dans ce livre : les extrêmes s'y côtoient sans se nuire. Au contraire, ils se renforcent mutuellement pour donner une image de la vie, du pays, du monde, à la fois étonnante et parfaitement convaincante.

★★★★ 1/2

Alexandre Lazaridès, *Adieu, vert paradis*,
Montréal, VLB éditeur, 2009, 368 p., 27,95 \$.

Les poisons de l'enfance

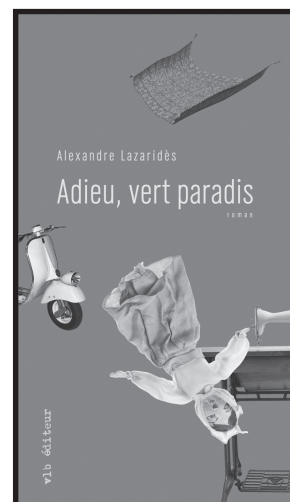
Le lecteur est prévenu d'emblée : l'enfance qu'on va lui raconter est, comme toute enfance peut-être, une époque particulièrement éprouvante de la vie.

De « vert paradis¹ », comme disait Baudelaire dont le titre s'inspire, il n'y a que l'illusion, vite dissipée. Tel est le cas, du moins, pour le personnage-narrateur de ce remarquable roman.

Le nom du personnage est passé sous silence, de même que ceux de son entourage — père, mère, frère aîné — et de son pays natal (Égypte?), ou encore du Québec (?) où, adulte, il s'installe. Les désignations sont abstraites : « le père », « la mère »... et surtout « l'enfant », mot par lequel se désigne le narrateur qui rapporte ses faits et gestes à la troisième personne. En fait, le *Je* apparaît dans une série d'« intermèdes » de plus en plus étoffés qui nous rapprochent du présent et où le narrateur se confie à un ami, « frère retrouvé » (p. 357), à qui le récit (parlé) est adressé. La composition du roman, avec sa double structure qui entrelace les évocations d'enfance et les réflexions de la vie adulte, renforçant les unes par les autres, est d'une habileté étonnante, surtout pour un ouvrage qui, tout comme celui de Monique Miville-Deschênes, est un tardif premier roman.

LES SECRETS DE FAMILLE

C'est autour de la mère que s'organise la vie familiale, alors que l'histoire, dans ses aspects



terribles, a plutôt pour centre le père. La mère est une femme intelligente et belle que la vie a rendue passablement hystérique, ce qui complique ses relations avec ses enfants. Quant à son mari, dont la nature ne se dévoilera que peu à peu au cours des centaines de pages du livre, il est un monstre d'égoïsme et, bien plus encore, un violeur en série dont l'une des victimes aura été la mère, épousée à 16 ans pour cacher son déshonneur. Ici, je l'avoue, le lecteur tique un peu, car on s'étonne que l'abominable homme n'ait pas été, au cours de sa vie, inquiété par la police ou par l'une ou l'autre des nombreuses familles où il a apporté la flétriessure.

UN ROMAN D'ANALYSE

Mais le roman n'a rien d'un polar et constitue avant tout une fiction intimiste qui nous fait pénétrer dans l'univers extraordinairement chargé de sensibilité d'un enfant condamné à vivre en lui-même tout en devenant le témoin



ALEXANDRE LAZARIDÈS

privilegié de ceux qui l'entourent. Il lui faudra toute une vie, ou presque, pour comprendre ce qui l'aura dévasté et privé des joies les plus spontanées de l'existence.

Le tour de force de l'auteur est de nous maintenir pendant plusieurs centaines de pages dans un même petit cercle de personnes et d'actions et d'en approfondir ou clarifier incessamment la vérité. On croit retrouver le roman d'analyse d'antan, avec une puissance accrue. Très articulée, lisse, toujours maîtrisée, l'écriture nous entraîne impeccablement dans les fosses de l'horreur familiale. Au terme de cette équipée, qui nous aura fait connaître des personnages complexes et dignes d'attachement — sauf le père! —, une sorte de salut s'indique à travers la musique et l'écriture. Mais le style, toujours raffiné, nous aura déjà procuré cette respiration.

1. Charles Baudelaire, « Moesta et Errabunda », *Les fleurs du mal*.

★★★★ 1/2

Louis Jolicœur, *Le masque étrusque*, Québec, L'instant même, 2009, 174 p., 22 \$.

Ressemblance et beauté

Après *Le jugement* de Hans-Jürgen Greif (2008), voici, de nouveau par un professeur de l'Université Laval et chez le même éditeur, un autre roman qu'on peut qualifier d'érudit.

Deux hirondelles font le printemps — du moins, espérons-le! Car ce sous-genre, qui réconcilie narration et savoir, manque à nos lettres.

Et le roman érudit, même quand il concède beaucoup au savoir, sait se rattraper du côté de l'intrigue. Tel est le cas, du moins, du vif récit que nous sert Louis Jolicœur. Sans doute, je le précise tout de suite, n'y trouvons-nous pas la profondeur d'un grand roman, le côté ludique l'emportant sur l'exploitation des perspectives les plus graves du sujet. Mais on éprouve beaucoup de plaisir à suivre les personnages dans leurs démêlés avec le destin, représenté sous les traits d'un masque étrusque auréolé de mystère et d'ambiguïtés.

À VIE DONNÉE, DON DE BEAUTÉ

Ce masque, Eugène se l'est fait offrir par Marinella, une Sicilienne à qui il a sauvé la vie. Nous sommes en 1943, Eugène est un médecin de l'armée canadienne en Italie et il est ainsi mis en rapport avec la jeune campagnarde qui est gravement blessée. Elle le récompense en lui donnant l'unique trésor familial. Installé à Naples après la guerre, Eugène s'interroge sur cet objet apparemment d'une haute antiquité, qui se serait trouvé on ne sait trop comment en possession du



LOUIS JOLICŒUR

grand-père de la jeune femme. Après quelque temps, Eugène se demande s'il ne doit pas remettre l'objet à l'État italien, mais il hésite à le faire, à cause des liens personnels qui se tissent entre le masque, lui-même et son entourage. Curieusement, tous ceux qui jouent un rôle important dans sa vie présentent tôt ou tard des ressemblances troublantes avec la figure miraculeusement conservée. La ressemblance apparaît peu à peu comme la loi même du vivant.

ESTHÉTIQUE DE LA COPIE

Tout se passe, en effet, comme si les humains, malgré leurs différences, étaient plus ou moins des copies les uns des autres, et tel est bien le cas de Théo, le fils d'Eugène, qui remplace son père comme personnage principal vers le milieu du roman. C'est lui qui doit maintenant affronter l'énigme du masque et approfondir la question du maléfice qui lui serait rattaché ou, encore, décider de le rendre à l'État italien.

Comme personnage, Théo ressemble beaucoup à son père, affronte les mêmes problèmes, est un consommateur effréné de beautés, ce qui lui permet de glisser sur la vie sans être victime des maléfices censément attachés au masque. On s'achemine ainsi vers une conclusion où il s'avère que le fameux masque est une copie, non pas un faux certes mais un ouvrage commandé par une instance prestigieuse, et donc, après que tous les personnages importants se sont révélés des copies du masque, celui-ci devient lui-même copie. On voit la part du jeu, essentielle, dans ce récit très bien écrit, bien structuré sur le plan narratif, au charme quasi stendhalien, mais qui évacue tout de même cette substance sans laquelle l'énigme de la vie n'est jamais qu'effleurée. ■

